

éprise de voyages et de beauté, s'y épanouit en musiques passionnées, et la langue portugaise n'a jamais été maniée avec plus d'élégance. — *L'Anthologie portugaise* nous donne le tome IV de *Camões lirico*, qui comporte un choix de sonnets avec commentaires érudits. Nous y reviendrons et partirons de là pour une excursion chez les poètes, qui pourraient nous accuser de les négliger. Ainsi nous rendrons compte de *Dolor* par M. Souza Machado, de *Terra de ninguém* et de *Suavidade* par M. Salema Vaz, où l'art et la sensibilité se marient avec grâce. Nous dirons les mérites d'Orlando Marçal, conteur et poète (*O Peregrino*) et vérifierons le contenu des plus récents numéros d'*Aguia*, de *Seara Nova*, de *Portucala*, de *Nos*, de *Celtiga*, etc. En attendant, que ceux à qui l'espagnol est plus familier que le portugais s'empressent d'acquérir, dans la Collection *Labor*, de Barcelone, la traduction par M. J. Moneva y Puyol de la belle *Historia de Portugal* d'Antonio Sergio.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

M. Balabanov : *Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie*, Editions Priboï. — Georges Tchoulkov : *Années de voyages*, Editions Fédération. — N. Apostolov : *Léon Tolstoï et l'autocratie russe*, Gosisdat. — *Les Chansons du bagne*, Ed. des Forçats politiques, Moscou, 1930. — *Le Messager de la littérature étrangère*, n° 1, Gosisdat. — Les derniers numéros des *Archives Rouges*. — La mort du poète Maïakowski.

Le livre de M. Balabanov est un résumé de l'Histoire du mouvement révolutionnaire russe, jusqu'à la révolution de février 1917. Selon l'auteur, le mouvement révolutionnaire, à commencer même par les révoltes de Stenka Razine et de Pougatchev, eut toujours, en Russie, le caractère d'une lutte de classes. C'est d'abord la lutte de la bourgeoisie terrienne contre l'aristocratie féodale des boïards, ensuite la lutte, qui dura des siècles, des paysans contre les classes dirigeantes dont ils voulaient secouer le joug. Les plus importantes de ces révoltes paysannes, qui, parfois, devinrent de véritables guerres, furent dirigées par Ivan Bolotnikov, Stenka Razine, Kondrati Boulanov, et enfin Emelian Pougatchev. Bien qu'elle eût toujours revêtu un caractère nettement révolutionnaire, cette lutte n'amena jamais une crise du pouvoir, qui chaque fois mata les rebelles et sortit victorieux. La véritable lutte révolutionnaire commença en Russie après que les idées de

lla Révolution française y eurent fait leur entrée avec les troupes russes revenues de la campagne de 1812-1814; et la révolte des Décembristes, en décembre 1825, fut la première manifestation du grand changement qui s'était opéré alors dans les esprits. La plus grande partie du livre de M. Balabanov est consacrée, bien entendu, à l'histoire du parti social-démocrate, qui amène l'auteur jusqu'en février 1917. Le second volume de cet ouvrage sera consacré aux deux révolutions de février et d'octobre.

Georges Tchoulkov, poète, critique, romancier, traducteur des œuvres de Mæterlinck, est né en 1880 à Moscou, où il fit ses études. Il faisait sa deuxième année de médecine quand il fut arrêté comme membre du comité révolutionnaire des étudiants et organisateur d'une manifestation des ouvriers. C'était en 1902, et il fut déporté dans la province de Iakoutsk. Deux ans après, il s'installa à Nijni, où il se lia d'amitié avec Maxime Gorki, qui eut sur sa vocation littéraire une grande influence. En 1904 parut le premier recueil de ses poèmes et, en 1906, un livre qui eut son heure de gloire : *L'Anarchisme mystique*. Les poèmes et les essais de Tchoulkov ont été publiés par divers grands journaux et revues russes, et, en 1916, le théâtre Alexandre, à Pétersbourg, joua sa pièce : *La Fiancée*.

Avant la guerre, Tchoulkov avait fait de nombreux voyages à l'étranger, surtout en Allemagne et en France. Après la guerre, qu'il fit comme simple soldat, il entra dans le parti communiste et prit part à la révolution d'octobre. Depuis, Tchoulkov s'est peu occupé de politique. Il est l'un des principaux rédacteurs de la grande maison d'édition « Fédération ». Son nouveau livre, *Années de voyages*, édité précisément par cette firme, est un recueil de souvenirs : souvenirs de sa jeunesse, de ses prisons, de sa déportation. Il y rappelle ses rencontres avec les écrivains Brussov, Leonid Andreïev, Gorki, Blok, Sollogoub, etc. Aux voyages eux-mêmes sont consacrés seulement quatre chapitres dont l'un, le plus long, pour Paris. Dans son livre, Tchoulkov donne un certain nombre de lettres de Brussov et de Blok. Nous citerons celle que Blok lui écrivait le 7 juillet 1906, en remerciement pour *L'Anarchie mystique* que lui avait envoyée l'auteur.

Cher Georges Ivanovitch,

Je vous envoie un grand merci pour votre livre et sa dédicace.

Tout cet été, j'ai pensé aux questions qu'il suggère. Je l'ai lu et le relirai plus d'une fois. Vos courts articles sont comme des flèches, lancées l'une après l'autre. Elles blessent en passant, mais d'où viennent-elles et où vont-elles ? On ne sait. Beaucoup de ce que écrivez touche droit au cœur. Vous écrivez des choses cruelles et justes. Le plus cruel, maintenant, c'est de dire : « Le socialisme, heureusement, a cessé d'être un rêve. C'est aujourd'hui ce qui excite le plus. » C'est la vérité absolue, et la vérité est si rare dans la littérature, en général. La conclusion : les romanichels plient bagage et s'en vont errer après un long temps d'arrêt. Et au-dessus de la place où était le campement, les corbeaux tournoient. Ça, c'est la vérité cruelle sur le socialisme dans sa phase actuelle.

Le livre de Tchoukov est un bon document pour l'histoire du mouvement littéraire des cinq premiers lustres du xx^e siècle.

Le livre de N. Apostolov : *Léon Tolstoï et l'autocratie russe*, est intéressant surtout en ce qu'il s'appuie sur des documents pour la plupart inédits. L'auteur ne s'est occupé que d'un seul côté de l'activité littéraire de Tolstoï : ses écrits sur les questions fondamentales de la vie politique de la Russie et de l'Europe. Il a classé tous ses matériaux par ordre chronologique, ce qui permet de suivre aisément l'évolution de Tolstoï à partir de ses idées d'officier propriétaire de serfs jusqu'à celles de l'anarchiste religieux répudiant toute violence. M. Apostolov souligne le fait que, même dans ses œuvres de jeunesse, où Tolstoï idéalise la vie de cette époque et ne voit rien de mal dans le servage, il lutte pour son indépendance morale et élabore déjà des idées originales, fort avancées pour son temps et son milieu. Même à l'époque de sa jeunesse, quand il se passionne pour la guerre des partisans, les cartes et tous les plaisirs mondains, il ne se sent pas lié par les traditions et les mœurs de la société dans laquelle il vit. Le futur anarchiste perce déjà sous l'homme du monde. Mais une transformation radicale s'opère en Tolstoï au moment de la guerre de Crimée, à laquelle il prend part. Pour la première fois, il pense à l'émancipation des serfs et songe à libérer ceux de Iasnaïa-Poliana. Par son

journal du 8 juillet 1855, on voit qu'il est soucieux de la « possibilité d'émanciper les serfs en leur laissant racheter la propriété ». Le roman qu'il écrit à cette époque sur les propriétaires russes doit, d'après lui, montrer avec évidence « l'impossibilité, pour un propriétaire instruit de notre siècle, de vivre d'une façon normale en gardant le servage ».

La guerre de Crimée porta le premier coup à l'autocratie et éveilla indiscutablement l'état d'esprit révolutionnaire. Si la noblesse ne voulait pas penser à émanciper ses paysans, les classes dirigeantes, surtout l'entourage immédiat de l'empereur, en comprenaient la nécessité, et, en 1856, dans le célèbre rescrit au général Nazimov, l'empereur Alexandre II annonçait son intention d'émanciper les paysans.

Malgré l'émancipation, qui donnait satisfaction aux aspirations de Tolstoï, il restait cependant dans l'opposition. C'est qu'il voyait de près la vie des paysans, qui, émancipés dans des conditions draconiennes, étaient encore plus malheureux qu'au temps du servage. Mais Tolstoï ne prêcha jamais la révolution active. C'est à la propagande de la doctrine de la non-résistance qu'il consacra tous ses écrits, attaquant le gouvernement pour son oppression, les révolutionnaires pour leurs actes terroristes. Malgré cela, les révolutionnaires, comprenant la force énorme des écrits de Tolstoï, s'empressaient de les imprimer dans leurs imprimeries clandestines en même temps que leurs proclamations. Ce sont eux qui imprimèrent : *Que devons-nous faire?* et *Le Royaume de Dieu est en vous*, et, fait curieux, au cours des perquisitions chez les révolutionnaires on trouvait toujours les œuvres de Tolstoï interdites par la censure.

M. Apostolov, qui a eu à sa disposition les archives de la Censure et de la Direction principale de la gendarmerie, cite beaucoup de détails intéressants sur les rapports de Tolstoï avec le gouvernement. Si Tolstoï combattait les théories terroristes des membres de « La Volonté du peuple », il se mettait résolument de leur côté contre la terreur tzariste. On connaît la lettre qu'il adressa à Alexandre III pour le supplier de gracier les meurtriers de son père, l'empereur Alexandre II. Cette lettre, Tolstoï l'avait remise à Strakhov, ami de Pobiedonovtzev, lequel devait la faire parvenir à l'empereur.

Pobiedonovtzev déclina cette mission, et, à ce propos, Tolstoï écrivit à Strakhov :

Pobiedonovtzev est terrible. Dieu veuille qu'il ne m'écrive rien à ce propos et ne s'excuse pas, pour m'éviter la tentation de lui exprimer en face mon mépris et mon dégoût.

Cependant, la lettre fut transmise à Alexandre III par le grand-duc Serge Alexandrovitch, mais elle resta sans effet. Tolstoï avait expliqué à un de ses biographes pourquoi il avait écrit cette lettre :

Je n'ai rien à dire de particulier de l'impression que produisit sur moi l'événement du 1^{er} mars (meurtre d'Alexandre II). Mais l'arrêt condamnant les meurtriers et l'exécution qui se préparait me bouleversèrent à un tel degré que jamais de ma vie je n'ai éprouvé rien de pareil. Je ne cessais de penser à eux, et surtout à ceux qui se préparaient à les exécuter. Alors j'écrivis à Alexandre III. Je me figurais quelle joie il pourrait éprouver en les grâçant. Je ne pouvais croire qu'on les exécuterait et en même temps je souffrais pour ceux qui devaient les exécuter. Je me rappelle qu'après le dîner, poursuivi par cette idée, je m'allongeai sur le divan, en bas, et m'endormis. Dans mon sommeil, je pensais à eux, à l'assassinat qui se préparait, et il me parut, non comme en un rêve, mais comme en réalité, que c'était moi-même qu'on exécutait et que ce n'était pas l'empereur ni le juge qui châtaient, que c'était moi. Je m'éveillai oppressé par ce cauchemar terrible. C'est alors que j'ai écrit cette lettre.

Dans un passage de son journal, Tolstoï écrit que l'exécution des meurtriers d'Alexandre II a produit sur lui une impression aussi forte que l'exécution capitale qu'il avait vue à Paris.

Le livre de M. Apostolov contient de nombreuses illustrations et surtout d'intéressantes caricatures dont plusieurs n'avaient pu paraître autrefois à cause de la censure.

La Société des Forçats et Relégués politiques, fondée par Vera Figner et Morosov, a fait paraître un curieux recueil de chansons inspirées par le bague et la déportation. Ce recueil est divisé en cinq parties. La première embrasse la période qui va des Décembristes aux populistes, jusqu'aux années 60. On y trouve des poèmes de Ryleiev et d'Ogarev, le célèbre *Prisonnier* de Pouchkine, etc., mis en musique par

des compositeurs connus — comme Schechter, Davidenko — ou inconnus. La deuxième partie contient seize chansons de la période révolutionnaire populiste. Dans la troisième partie se trouvent les chansons du mouvement ouvrier, entre autres la célèbre *Doubinouchka*, dont la musique est de Kapossov. La quatrième partie embrasse les chansons révolutionnaires de 1905 à 1917. Toutes ces chansons étaient chantées exclusivement par les détenus politiques. Mais les auteurs du recueil ont donné, dans une cinquième partie, deux chansons chantées par les prisonniers de droit commun. L'une d'elles est très connue bien au delà des frontières sibériennes; c'est *La Mer Baïkal*.

Ce volume intéressant est complété de notes qui expliquent l'origine de la plupart des chansons citées.

Le *Messager de la Littérature étrangère*, qu'édite le Gosisdats, s'intéresse principalement à la littérature révolutionnaire. D'ailleurs, cette revue est l'organe du « Bureau international de la Littérature révolutionnaire ». Le premier numéro, paru récemment, est composé d'une façon très intéressante. Une partie est consacrée au roman, avec *La Rixe*, d'Hélène Wilkinson, et *L'Argent*, une nouvelle de l'écrivain anarchiste Laïtzen. Les essais occupent aussi une place importante. Citons deux articles intéressants et documentés : celui d'un certain Vassiliev, *La Littérature et le Théâtre chinois*, et la critique d'une pièce de Pirandello, *Aujourd'hui, nous improvisons*, par Lounatcharski.

Le n° 27 des *Archives Rouges* donne plusieurs documents secrets sur la guerre civile au début du bolchevisme. Il y a, entre autres, la correspondance de MM. Maklakov, Sazonov et Neratov, où il est surtout question des rapports des pays alliés envers la Russie. Dans une lettre du 17 février 1919, M. Maklakov écrivait au général Denikine :

En France, on commence à comprendre l'utilité du rétablissement d'une Russie forte; mais en Angleterre et en Amérique on envisage les choses autrement. Là-bas, les sympathies vont aux populations qui veulent se détacher de la Russie.

C'était l'époque où, sur l'initiative de Lloyd George, les bolcheviks et les représentants de tous les gouvernements

antibolchevistes étaient convoqués à l'île des Princes pour une réunion où devait être discutée la question de l'avenir de la Russie. On sait que cette proposition échoua, les représentants des groupes politiques, jusqu'à l'extrême gauche, ayant refusé de se rencontrer avec les bolcheviks. Seuls les Esthoniens acceptèrent l'invitation.

Dans le même numéro, citons des lettres inédites de Tchekov, des années 1897 à 1902.

Le n° 28, le dernier paru, contient deux lettres très intéressantes de Nicolas II à l'impératrice douairière à l'occasion de la mort de Stolypine. Voici l'une de ces lettres :

Le 1^{er} septembre il y a eu un vilain attentat contre Stolypine. Tatiana et Olga étaient avec moi. Dans l'entr'acte, après le deuxième acte, nous sommes sortis dans le couloir, car il faisait très chaud. A ce moment, nous avons entendu deux coups, comme le bruit d'un objet qui tombe. J'ai pensé que c'était une lorgnette qui tombait d'en haut sur la tête de quelqu'un. Je suis rentré rapidement dans la loge et j'ai aperçu, à droite, un groupe d'officiers et de civils qui traînaient quelqu'un. Beaucoup de dames criaient. Aux fauteuils d'orchestre, Stolypine était debout. Il se tourna lentement vers moi et, de la main gauche, me bénit de loin. C'est alors que j'ai remarqué sa pâleur et que sur le bras droit de sa tunique il y avait du sang. Il s'assit doucement dans le fauteuil et se mit à déboutonner sa tunique. Le ministre de la cour, Fredericzs, et le professeur Rehn l'aidaient. Olga et Tatiana, qui étaient également retournées dans la loge, ont vu tout ce qui se passait. Pendant qu'on emportait Stolypine du théâtre, dans le couloir, à côté de notre loge, il y avait un bruit épouvantable : on voulait tuer le meurtrier. Malheureusement, selon moi, la police l'a protégé contre la foule. Ensuite, de nouveau le théâtre s'est rempli et on a chanté l'hymne. Je suis parti à 11 heures avec mes filles; tu peux comprendre avec quel sentiment. Alix ne savait rien. Je lui ai raconté ce qui était arrivé. Elle a accueilli la nouvelle avec assez de calme.

Après Essénine, un autre grand poète bolcheviste, Maïakovski, s'est donné la mort. Maïakovski, qui meurt à trente-six ans, appartenait depuis l'âge de seize ans au parti social-démocrate. Il accueillit avec enthousiasme le triomphe des bolcheviks et devint le barde de la révolution communiste. Il avait été, en sa prime jeunesse, l'un des premiers poètes

futuristes russes, mais le futurisme, chez lui, était plutôt une forme de protestation contre les tendances littéraires de cette époque. On a dit que la cause de son suicide était un amour malheureux. Les communiqués officiels ont parlé d'une longue maladie incurable. Voici comment les journaux soviétiques ont annoncé la mort de Maïakovski :

Hier, 14 avril, à 10 h. 15 du matin, le poète Vladimir Maïakovski s'est tué dans son cabinet de travail. Le juge d'instruction Syrtzov a dit aux rédacteurs des journaux que, d'après les premières constatations, le suicide aurait été provoqué par des raisons purement personnelles, sans aucun lien avec l'activité publique et littéraire du poète. Maïakovski souffrait d'une longue maladie dont il ne pouvait pas se remettre.

Maïakovski avait laissé en mourant la lettre suivante :

A tous. Je prie de n'accuser personne de ma mort et de n'en pas faire de racontars : le défunt détestait cela par-dessus tout.

Maman, mes sœurs, mes amis, pardonnez-moi ! Ce n'est pas un moyen (je ne le conseille à personne), mais moi je n'ai pas d'autre issue. Lilly, aime-moi.

Camarade gouvernement. Ma famille, c'est Lilly Brik, maman, ma sœur et Véronique Vitoldovna Polenski. Si tu leur fais une vie supportable, merci. Les poèmes qu'on trouvera chez moi, qu'on les donne aux Brik; ils comprendront.

Comme on dit
L'incident est clos.
La bague d'amour
S'est brisée en nos mains.
J'ai fait mes comptes avec la vie
Mais il n'est pas besoin d'énumérer
Les maux réciproques
Les malheurs et les offenses.
Soyez heureux.

VLADIMIR MAÏAKOWSKI.

Camarades littérateurs, ne me considérez pas comme un homme faible. Sérieusement, rien à faire. Salut à tous.

V. M.

Dans ma table, il y a deux mille roubles. Payez les impôts. Le reste de mon argent se trouve au *Gosizdat*.

Quand l'autre grand poète, Essénine, se pendit, Maïakovski écrivit contre ce suicide un poème violent dans lequel il injuriait le défunt, coupable, par lâcheté, disait-il, d'avoir

commis un acte nuisible à la révolution. Et, à son tour, il s'est donné la mort.

Après l'autopsie, son cerveau (qui pesait 1.700 grammes) a été remis à l'« Institut d'Etat du Cerveau », où les savants attachés à cette institution vont l'étudier.

J. W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Eugen Relgis : *L'Internationale Pacifiste*, A. Delpuech.

Un éminent penseur roumain, M. Eugen Relgis, s'est fait le champion des idées pacifistes sous leur forme la plus extrême, celle des *Résisteurs à la guerre*. Assistant au Congrès international des Résisteurs à Hoddeston (Londres), il s'attendait à ce qu'un des orateurs posât le problème essentiel : « Si nous sommes tous d'accord à proclamer la paix, alors où est l'Internationale Pacifiste ? » Mais la question fut presque ignorée de cette Conférence, ce qui décida M. Relgis à la faire poser à la Conférence qui se tint à Sonntagsberg (Autriche) du 27 au 31 juillet 1928. Se réclamant de l'*humanitarisme*, doctrine « plus large » que le socialisme et dont l'Internationale des Intellectuels serait, par rapport à l'Internationale du Proletariat, comme le système nerveux par rapport au reste de l'organisme, il demanda la proclamation de l'Internationale pacifiste.

Romain Rolland, ayant reçu l'exposé envoyé par Relgis à l'appui de sa proposition, fit savoir que lui aussi « croyait le moment venu de fédéraliser tous les groupements d'opposants à la guerre en une Internationale de la Paix ». Mais il eut soin d'ajouter qu'« il ne se fiait nullement à la disparition brusque et prochaine de la guerre par gigantanasie », comme le prophétisaient Relgis et le prof. G. Nicolaï, et que c'était pour cela qu'il fallait « décréter la résistance, l'opposition, le refus, le Non! absolu à la guerre. » Il n'adopta pas plus, pour la doctrine en formation (à laquelle il ne croyait pas *opportun, maintenant*, d'imposer l'unité), l'appellation d'Humanitarisme que celle d'Européisme proposée par Nicolaï et maintint sa proposition de la désigner sous le nom de Pan-humanisme. Il